

**Le point de vue de Bernard Reichen,
Président du jury de l'appel à idées « habiter les chais »**

Le patrimoine industriel tient une place particulière dans l'histoire des villes. Il introduit une figure spécifique : celle de la halle. La dissociation entre l'enveloppe et le process met en relation une logique statique, celle d'un bâtiment, et une logique dynamique, celle de son usage. Nous sommes à l'opposé de l'architecture fonctionnaliste. La fonction n'induit pas l'espace, elle lui donne sa couleur qui se transforme au fil du temps. Le silence et l'odeur des chais sont une illustration parfaite de cette relation.

La transformation du monde industriel a mis en lumière ce patrimoine d'une façon aussi soudaine que violente et la générosité des espaces et leur capacité d'appropriation l'ont fait entrer dans l'imaginaire collectif. Il est devenu le symbole de la liberté et de la création.

En moins de trois décennies, un héritage considéré dans les années 70 au titre de la « friche industrielle » est devenu un « matériau urbain » irremplaçable sortant des logiques fonctionnalistes pour accueillir librement les fonctions alternatives nécessaires à la ville.

Si la halle est la figure centrale de l'ensemble industriel, ce dernier est toujours construit sous le signe d'une dualité. La juxtaposition ou l'imbrication entre une architecture « d'assemblage » et des objets « pondéreux » ayant chacun leur rôle et leur statut est une caractéristique de ces quartiers. Au métal et au bois des halles s'opposent la brique et la pierre des bâtiments dans une logique qui associe la notion d'embellissement à un principe de contextualisation. Bordeaux ville de pierre ou Lille ville de brique ont inscrit naturellement leurs lieux industriels dans la couleur de la ville.

La halle industrielle (autant qu'industrialisée) introduit une autre réalité : celle de l'architecture « répétitive ». C'est une architecture qui doit se lire comme une musique : « le motif, la répétition, le rythme et la déformation » en sont les clefs comme elles peuvent l'être pour un genre musical développé de Jean Sébastien Bach à Philipp Glass.

Cette idée de mouvement et d'« infinité » des structures répétitives associées à des usages qui au fil du temps les ont marquées de leur empreinte introduit l'idée d'un « récit » architectural et urbain ou d'une « mise en intrigue » d'un lieu selon la formulation de Paul Ricoeur.

La valeur de cet héritage tel que nous le recevons maintenant peut certes se juger sur les critères de la valeur historique, mais aussi selon une « valeur de charme » construite par le temps et les hommes. C'est une valeur fragile inscrite dans le tissu des chais bordelais. La prolonger aujourd'hui est l'un des défis des projets de reconversion.

Le changement d'usage fait partie des « gènes » de ce patrimoine. On peut aborder sur cette base une notion de « bonnes pratiques » dans la façon de concevoir cette relation entre un espace et un projet vue en termes de programmation, de technique, et d'esthétique.

Pour ce qui concerne le programme, une règle s'impose : « si l'espace est une donnée, la fonction est une variable ». La meilleure façon de dénaturer un espace est de l'adapter à une fonction qui n'est pas faite pour lui. La reconversion est un art qui résiste à toute logique de normalisation. Quelque soit la fonction installée, on se situe d'emblée dans une logique atypique. C'est par exemple l'esprit du « loft » qui a construit un imaginaire universel à partir de la façon d'habiter les entrepôts de Soho à Manhattan.

Au niveau des techniques de construction, c'est un autre postulat que l'on peut évoquer et qui consiste à « laisser lisible chaque période d'une histoire ». Dans ce domaine on ne dira jamais assez les vertus de la « Charte de Venise » qui inscrit dans les pratiques du changement d'usage la notion de « réversibilité ». Dans l'architecture industrielle, la dissociation des structures est aussi un outil d'identification entre une époque et une autre entre un contenant et un contenu. C'est un esprit de dialogue avec un patrimoine mais aussi l'idée d'un « patrimoine en mouvement » développée en Allemagne : la qualité d'un état initial et la qualité d'un récit architectural et urbain se complètent sans se confondre.

Cette distinction amène à une question esthétique, l'art du « contrepoint » matérialisé ici par une intervention contemporaine. La logique du « récit » inscrite dans l'architecture industrielle implique de ne pas chercher à tout prix à « finir l'histoire », à « faire œuvre » coûte que coûte en donnant un caractère statique et définitif à un patrimoine conçu au contraire pour favoriser l'appropriation. Cet art du contrepoint impose de la retenue et un certain minimalisme pour valoriser le dialogue entre les matériaux, les architectures et les époques.

Habiter les chais pose ces questions. C'est un enjeu essentiel dans la mesure où il s'agit d'un patrimoine aussi complexe que fragile qui ne survivra que dans le cadre économique du changement d'usage. Ces quelques considérations ne sont en rien un frein à la création, mais se situent dans un contexte où «la résonance» architecturale et urbaine doit primer sur l'affirmation de l'objet solitaire.